

LITTÉRATURE POLONAISE.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES POÉSIES

D'ADAM MICKIÉWICZ (1).

Depuis long-tems le nom de MICKIÉWICZ (2) était populaire dans tout le nord de l'Europe; et cependant aucune de ses compositions n'avait passé le Rhin. Tandis que la France accueille avec empressement les moindres productions échappées à la plume des écrivains célèbres de l'Allemagne ou de l'Angleterre, elle ignorait jusqu'à l'existence d'un poète qui va de pair avec les plus brillans génies de ce siècle, et qui réunit dans ses vers à un éclat d'images tout oriental l'enthousiasme rêveur et la sensibilité profonde de l'Occident. Cet injuste oubli vient enfin de cesser : une traduction élégante et fidèle révèle à la France Mickiévicz, et nous pouvons proclamer, à notre tour, que l'Europe compte un grand poète de plus.

C'est, peut-être, un beau don du ciel pour un jeune

(1) 1° *Poezye Adama Michiewicza*. Paris, 1828; J. Barbezat et Cie, rue des Beaux-Arts, n° 6; Genève, même maison. 3 vol. in-8° de 236-216 et 178 pages, avec le portrait de l'auteur; prix, 15 fr. — 2° *Konrad Wuldenrod, le Faris, Sonnets de Crimée*, par MICKIÉWICZ; traduits du polonais, par MM. Félix MIASKOWSKI, et G. FULGENCE. Paris, 1850; Sédillot. Grand in-8° de 80 pages, avec le portrait de l'auteur; prix, 3 fr. 75 c.

(2) On prononce *Mitzkévitch*.

INSTITUT
ADAM MICKIÉWICZ
BIBLIOTEKA
Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

<https://trn.in.org.pl>



l'homme qui garde au cœur une étincelle du feu sacré, qu'une vie inquiète et orageuse. Au milieu de notre civilisation régulière et monotone, de la pompe de nos salons et de nos spectacles, de nos joies de cérémonie, je ne sais quel voile d'uniformité s'étend sur la vie entière : l'exaltation, traitée de folie, se refroidit vite ; on se raidit contre l'enthousiasme, chose étrange en effet et de mauvais ton ; les âmes, comme les corps, s'assujettissent aux goûts, aux bienséances, et se mettent, pour ainsi dire, au régime intellectuel du plus grand nombre. Mais, supposez que le hasard, arrachant un jeune poète aux douceurs de la vie commune, le jette dans un monde à part ; qu'une passion violente, l'emportant dès sa jeunesse, ait troublé son âme en y laissant une trace profonde ; que, plus tard, une grave douleur l'ait déchiré, une de ces douleurs qui font saigner un cœur d'homme sans l'humilier et le forcer à rougir ; alors comme il secouera les liens factices dont l'aurait enchaîné la société ! comme l'aigle prendra son vol libre et superbe à travers l'espace ! comme le génie se développera dans sa grandeur et sa magnificence natives ! Tel fut le sort d'Adam Mickiévicz.

Né vers 1798, en Lithuanie, dans la Pologne russe, Mickiévicz est fils d'un avocat sans fortune. Il commença ses études à Novogrodek, se rendit ensuite au gymnase de Wilna ; puis, en 1815, suivit, dans cette ville, les cours de l'Université. Il était alors un des élèves les plus distingués du savant historien, M. Lelewel, et cultivait avec succès les littératures grecque et latine, dont il possède une connaissance approfondie.

Un amour malheureux pour une jeune fille de son voisinage vint troubler ces occupations paisibles : raconter cet épisode de sa vie n'est point de notre sujet. Il est dans le cœur des abîmes qu'un œil curieux ne doit jamais pénétrer, des peines amères et secrètes qu'il faut respecter et taire. Ce qu'il importe de savoir, c'est que l'inégalité des fortunes mit un obstacle invincible à l'union des deux amans, et que le souvenir de ces beaux jours d'espérances et de douces illusions

n'a jamais cessé de poursuivre Mickiévicz, et d'ajouter quelque chose de plus cuisant encore à toutes ses douleurs.

Cependant, son génie poétique s'était éveillé ; sa maîtresse et son pays inspirèrent ses premiers vers. Il traduisit d'abord des ballades allemandes, puis traita des sujets nationaux ou de fantaisie, et publia enfin, en 1822, un volume de poésies. Ce recueil, qui contenait, entre autres pièces, *Grazyna* et *les Aïeux*, fit sensation en Pologne. Plein de beautés nouvelles et originales, de récits naïfs et d'éclatantes images, il contrastait vivement avec l'allure sentencieuse, froide et guindée que la Pologne avait empruntée récemment à la littérature française du xviii^e siècle. Les partisans exclusifs de cette littérature attaquèrent Mickiévicz, et ce dernier fut quelquefois obligé d'abandonner la poésie pour la polémique, et de descendre dans l'arène, armé de véhémentes et spirituelles *préfaces*. A peu près à la même époque, il composait une ode célèbre parmi la jeunesse polonaise, et qui se lie plus intimement encore à l'histoire de sa vie.

C'était le tems où l'esprit de liberté, qui avait remué l'Europe, s'éteignait de toutes parts, comprimé par la ruse ou par la violence : le despotisme ébranlé se redressait plus terrible, et les constitutions s'éroulaient, comme trente ans auparavant les trônes. Indigné de ce spectacle, et de ce qu'il appelait la lâcheté de l'âge mûr, Mickiévicz, dans sa généreuse douleur, s'adressa aux jeunes gens, leur confiant la tâche de relever l'autel de la liberté, et il composa l'*Ode à la Jeunesse*, qui fut couronnée par l'*association des élèves de l'Université de Wilna*. Il est permis de croire que cette composition fut un des titres de Mickiévicz à la haine du gouvernement russe : aussi, lorsqu'une mesure brutale vint frapper l'Université de Wilna, l'auteur de l'*Ode à la Jeunesse* ne fut pas oublié.

Ici commence, pour Mickiévicz, une longue série de persécutions. Au sein de l'Université de Wilna, un simple étudiant, *Thomas ZAN* (1), avait formé une Société littéraire

(1) Voir, dans la *Biographie universelle et portative des Contemporains*, par M. BOISJOLIN, éditeur, l'article *Thomas ZAN*.

et scientifique, dans le but d'entretenir l'esprit national et les habitudes morales, sans lesquelles le patriotisme même dégèrerait en passion aveugle et facile à rebuter. Cette association prit le nom de *Société des frères rayonnans*, ainsi nommée, parce que les étudiants furent partagés en sept classes, qui tirèrent leurs noms des sept rayons de la lumière céleste : Mickiëwicz fut mis au nombre des vingt *philomathes*, ou surveillans de l'association ; et déjà cette idée de *Thomas Zan* promettait à la Pologne les plus beaux résultats, quand une dénonciation clandestine obligea la Société de se dissoudre, en 1822. L'imprudencè d'un jeune étudiant attira bientôt, sur les membres dispersés, une nouvelle persécution. En septembre 1823, *Thomas Zan* fut arrêté, jeté en prison avec une foule de ses camarades, soumis à une enquête rigoureuse, pendant laquelle il déploya la plus héroïque fermeté. Mais il fut convaincu d'avoir voulu propager l'insensée nationalité polonaise, et enfermé dans la forteresse d'Orembourg ; depuis, il n'a pas reparu dans son pays. Quatre professeurs furent destitués, entre autres le savant *Lelewel* ; dix *philomathes* condamnés au bannissement perpétuel, et parmi eux Mickiëwicz. Un grand nombre d'étudiâns, déportés dans les régimens russes, ont, depuis, trouvé la mort loin de leurs familles et de leurs amis, sous les remparts de Silistrie et de Warnâ.

Quant à Mickiëwicz, on l'envoya à Odessa, et, durant son séjour en Crimée, il composa des sonnets, dans lesquels il retrace les merveilles de la nature d'Orient et les secrets sentimens de son âme, avec une chaleur et un éclat de poésie dont les *Tristes* d'Ovide n'approchèrent jamais. Bientôt le gouvernement russe découvrit, par sa correspondance, qu'il trouvait tolérable ce lieu d'exil. On le fit de suite partir pour Moscou, et, là il fut placé sous la surveillance de la police, et attaché à la personne du prince Galitzin, gouverneur militaire de cette province. Mais cette rigueur devint, pour Mickiëwicz, la source d'un adoucissement inattendu à ses maux. Le prince Galitzin fut ému de son sort ; frappé de son talent, il tint à honneur de se faire un ami du grand poète, et le con-

écrivit à Saint-Petersbourg, où Mickiévicz publia une édition de ses œuvres, et fut accueilli avec enthousiasme par cette partie de l'aristocratie moscovite qui, trop faible ou trop indifférente pour secouer le joug, murmure néanmoins en secret contre sa pesanteur. Mais sans doute l'étiquette de la cour, et les exigences de la police impériale convenaient peu à l'âme indépendante de Mickiévicz; il obtint, par le crédit de ses admirateurs, la permission de quitter la Russie, sous la condition expresse de ne pas rentrer en Lithuanie. Il vint alors en Allemagne, passa quelque tems près de Gœthe, à Weimar, et s'y lia d'une amitié solide avec notre illustre statuaire David. Il parcourt aujourd'hui l'Italie, rêvant à ses forêts natales, à son *bleu Niémen*, et projetant, pour distraire ses ennuis, un voyage en-Orient.

Ces revers de la fortune et ces violens orages de l'âme ont développé chez le poète polonais un sentiment profond de mélancolie. Patriote ardent et dévoué, ses peines personnelles se sont accrues encore de celles de son pays : et parmi les spectacles délicieux de la nature du midi, *les fontaines de Bakczysarai, et les ruisseaux murmurant sur la molle arène*, il redit sans cesse, avec une expression déchirante de tristesse et de regret, *ce mot si doux d'amour qui n'a pas d'égal sur la terre, si ce n'est le mot de patrie*; et ce mélange de passion rêveuse et d'éblouissantes couleurs prête un charme irrésistible à ses vers. Tandis qu'il erre parmi les palais délabrés des khans de Crimée, et parcourt ces galeries et ces vestibules *que balayait jadis le front des Bachas*, ou bien, qu'emporté par son cheval *il voit les forêts, les vallons et les rochers couler à ses pieds tour à tour, et disparaître, semblables aux flots de la mer*, on aime à voir comme il se reprend avec délices au souvenir de la terre natale, comme il s'écrie, plein d'une émotion vraie :

« O Lithuanie ! le bruit de tes forêts résonnait plus doucement à mon oreille que le chant des rossignols de Baïdare et des jeunes filles du Salhire, et je foulais avec plus de joie tes fondrières que les mûriers de rubis et les ananas d'or. »

Là se révèle l'âme tout entière ; et cette grave et poignante douleur qui n'est pas seulement un simple dégoût du monde, une habitude de l'esprit, une exaltation passagère, mais qui a ses racines au fond du cœur, s'étourdit un instant sans pouvoir jamais s'épuiser, et, toujours présente, vit et se décèle sous chaque pensée du poète. Cette mélancolie, caractère distinctif de son génie, est d'ailleurs empreinte sur la figure comme dans les poèmes de Mickiévicz ; et qui verra le bronze où M. David a modelé les traits de son ami ne s'étonnera pas que celui dont il contemple l'image ait fait les *Aïeux*, les *Sonnets de Crimée* et *Wallenrod*.

Mickiévicz n'est pas seulement un habile et grand artiste, c'est un artiste inspiré, doué du talent d'improviser, comme de celui d'écrire. Qu'il se trouve au milieu de ses amis ; que le son du piano, le refrain d'une chanson nationale réveille son sentiment poétique, il demande un sujet, et verse sur ce thème de hasard tous les trésors de sa riche imagination. Un soir, en 1827, il était à Saint-Petersbourg (1), avec quelques compatriotes, chez M. Adam Rzewuski : c'était la veille de Noël et l'anniversaire de sa naissance. Il venait d'improviser quelques vers, lorsqu'exalté par les transports de ses amis, ému par les souvenirs de la Pologne que lui rappelait le cercle réuni devant ses yeux, il demande tout à coup un sujet de tragédie emprunté à l'histoire nationale. On se presse autour de lui, on se consulte : une voix prononce le nom de Samuel Zborowski (2) ; Mickiévicz accepte, et sort un instant. On attend son retour dans le silence : chacun cherche à rassembler dans sa mémoire les événemens, les personnages qui pouvaient figurer dans cette tragédie. Mais le poète rentre, et son drame est prêt. L'imagination l'a transporté dans la Pologne du xvi^e siècle : d'admirables accens jaillissent de son âme ; l'ac-

(1) Extrait d'une *Lettre* écrite par un témoin oculaire.

(2) Un des plus mauvais citoyens de la Pologne, qui la remplit de troubles et d'intrigues, au tems de Henri III. — Le sujet du drame était la lutte de ce factieux avec l'illustre famille des Zamoyski.

tion marche, se développe, se lie, et déjà il avait déclamé plusieurs centaines de vers, lorsqu'au milieu d'un discours de reproches que Zamoycki adressait à Samuel, ses forces l'abandonnent, il chancelle, et tombe évanoui sur un siège. Des larmes d'émotion, des cris d'enthousiasme échappent à l'assemblée entière : on environne le poète, et quelques-uns de nous, dit l'auteur de la lettre, restent comme pétrifiés, les yeux fixés sur l'objet de *leurs adorations*.... Ce fut là un beau jour pour Mickiévicz, un de ces jours qui font supporter bien des mois de souffrance, et rappellent encore que la vie est belle, et, malgré les déceptions de la fortune, ne laisse pas que d'avoir ses enchantemens.

Tel est le poète que MM. Fulgence et Miaskowski entreprennent de naturaliser parmi nous : avant de parler de ses ouvrages, nous avons dû parler de sa vie, de ses disgrâces, des tempêtes qui l'ont troublée. Dans les siècles où la poésie est l'expression et, pour ainsi dire, l'hymne de la société entière, l'écho de la voix commune et l'image des secrets sentimens de tous, le nom et la vie du poète peuvent et doivent même rester ignorés. Qui a écrit l'Iliade ou le Romancero ? peu importe ; et pourquoi vouloir attacher un nom d'auteur à ces chants ? Il ne leur faut qu'une date. Mais, dans nos tems où la poésie est, comme les hommes, toute personnelle et individuelle, où il n'y a pas d'unité dans l'art plus que dans la société, le poète n'a de valeur qu'à la condition d'être original. Ses idées et ses émotions propres revivent toutes dans ses chants : et à qui ne connaît pas l'homme, l'écrivain ne présente qu'une énigme indéchiffrable. Comment sentir et juger Childe-Harold, Manfred et Lara, sans les *Mémoires*, les confidences de lord Byron ? Il en est de même pour Mickiévicz ; et le meilleur commentaire de ses livres, c'est son histoire.

Deux passions, l'amour et le patriotisme ont inspiré les vers de Mickiévicz, comme elles ont rempli sa vie. Au matin de sa jeunesse, lorsque l'avenir se peignait à ses yeux de riantes couleurs, et que, fier de son talent, il avait encore confiance en la fortune, il fit des vers d'amour, et composa le poème des

Aieux. Plus tard, quand ces illusions disparurent et qu'à leur place de tristes réalités vinrent l'assiéger de toutes parts, il semble qu'il ait ressenti plus vivement les maux de la Pologne, comme si ses peines avaient rainé naturellement ses regards sur celles du pays. De ces deux sentimens est résulté une poésie plus énergique, plus nerveuse, les Sonnets de Crimée et Wallenrod. Que si vous supposez cette poésie du cœur embellie de tout l'éclat de l'imagination, parée d'un luxe d'images, alternativement suaves et gigantesques, vous aurez une idée du génie de Mickiévicz, et vous comprendrez facilement combien un tel poète doit être cher au pays qui l'a vu naître.

Le début de Mickiévicz dans la carrière littéraire fut brillant; et, depuis, sa gloire n'a pas cessé de grandir. Il publia d'abord des Ballades et les poèmes de *Grazyna* et des *Aieux*. De tous ses ouvrages *Grazyna* sera le moins goûté des lecteurs français; car son mérite principal consiste dans une fidélité scrupuleuse à reproduire les formes élégantes et la pureté de la langue polonaise au xvi^e siècle: c'est un sujet tiré des anciennes Annales lithuaniennes. Litawor, l'un des princes de ce pays, vient de conclure un traité avec l'Ordre teutonique pour dépouiller ses frères. Sa femme *Grazyna* l'apprend: elle envoie secrètement au grand-maître un message muni de faux ordres du prince et chargé de rompre le traité. Les chevaliers, irrités de ce manque de foi, attaquent le château de Litawor. Il était nuit; Litawor dormait: *Grazyna* prend ses armes, court aux reimparts, et meurt en combattant. Mais, au bruit de la bataille, Litawor s'est éveillé: la vue de sa femme expirante exalte son courage; il fait un horrible carnage des Croisés: puis, vainqueur, se précipite dans les flammes du bûcher qui vient de consumer les restes de *Grazyna*. Parmi les Ballades, les unes sont traduites de l'allemand; les autres, originales, sont consacrées à reproduire en vers simples et naïfs des contes populaires et des traditions lithuaniennes. Car Mickiévicz est, avant tout, un poète national; et, dans les *Aieux*, drame plutôt que poème, et drame de passion,

apparaissent encore de vieilles coutumes locales et des superstitions de paysans.

La scène est en Lithuanie. Un usage, qui remonte au tems du paganisme, veut que, le jour des *morts*, on évoque les âmes du purgatoire pour leur offrir quelque adoucissement à leurs maux, des prières, ou même des dons matériels, du pain, des fruits et du lait. Ces cérémonies, qui, comme toutes les fêtes du moyen âge, donnaient naissance à des orgies, furent prosrites par l'Église. Mais les paysans, fidèles à leurs traditions, vont encore célébrer le jour des aïeux au fond des bois et dans les chapelles en ruines. Une solennité de ce genre a fourni à Mickiëwicz le sujet d'un poème, dont deux parties seulement ont paru. Il suppose que la foule est rassemblée dans un temple à demi-détruit; un magicien, sorte de pontife populaire, convoque autour de lui les ombres : elles apparaissent à sa voix, puis s'éloignent : une seule est restée, malgré ses évocations et ses menaces, et s'attache opiniâtrément aux pas d'une jeune fille.

A la nuit tombée, un vieux prêtre fait réciter aux enfans qu'il instruit les prières de l'Église. Un inconnu demande l'hospitalité : il est vêtu d'une façon bizarre, et parle un langage plus bizarre encore. Il raconte en termes obscurs une triste histoire d'amour. Mais, au milieu de ce terrible et singulier dialogue, le prêtre et le voyageur se reconnaissent : c'est Gustave, son élève chéri : il est devant ses yeux, mais pour y mourir, et, après avoir embrassé son maître, il se frappe d'un poignard qu'il tenait caché sous son manteau, et il expire sans qu'aucun secours humain puisse le sauver.

Or, Gustave est cette ombre qui troublait la fête des aïeux : dévoré d'une passion violente, ce jeune homme a mis fin à sa vie, et Dieu l'a condamné à errer chaque année un mois sur la terre pour revoir la demeure de celle qu'il a tant aimée, et consommer de nouveau son crime parmi d'horribles angoisses. Ce sujet fantastique, et qui semble une légende de vieux monastère, Mickiëwicz l'a paré de tous les charmes de la poésie : la dernière partie surtout, avec ses inventions bizarres et ses con-

templations mystiques, est pourtant un chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité profonde. Nous citerons un passage où Mickiëwicz, sous le nom de Gustave, retrace les impressions et les sentimens de sa jeunesse. Il s'adresse au prêtre : « Épris des illusions que m'offraient mes songes, dégoûté du cours monotone des choses d'ici-bas, et dédaignant les êtres d'une nature vulgaire, je cherchais, j'appelais cette divine amante qui n'exista jamais sous le soleil, cette amante qu'un souffle d'enthousiasme avait fait naître sur les vagues mobiles de l'imagination, et que le désir avait embellie à souhait de mille fleurs. Mais, dans ces tems glacés, il n'y a point d'idéal : à travers le présent, j'ai pris mon vol vers l'âge d'or ; je déployais mes ailes dans le ciel des poètes ; je poursuivais, j'errais, sans me lasser de ma course. Enfin, après de longs voyages dans ces contrées lointaines, je retombe, et j'allais me précipiter dans le torrent des infâmes voluptés. Je m'arrête un instant : je jette encore un regard autour de moi ; je l'ai trouvée enfin cette amie, je l'ai trouvée près de moi : je l'ai trouvée pour la perdre à jamais. » Nous n'ajouterons qu'un mot ; tel fut l'enthousiasme qui saisit la jeunesse polonaise, à l'apparition des *Aieux*, quel'exemple de Gustave fut, dit-on, contagieux pour plusieurs. Werther seul avait exercé cet empire sur les âmes ; influence déplorable, sans doute, mais qui témoigne pourtant de la puissance et de l'inspiration du poète.

Vers le même tems, Mickiëwicz composait l'*Ode à la Jeunesse*, hymne de patriotisme et d'espoir, où se mêle, à un profond dégoût de l'indifférence contemporaine, une foi vive dans l'avenir de la liberté. Il y a dans cette pièce des strophes qui déchirent le cœur, quand on songe que cette noble jeunesse de Wilna, pour les avoir répétées dans ses promenades et ses entretiens du soir, pour les avoir commentées par ses actions, a subi la persécution, le bannissement et les fers. Mickiëwicz exhortait ses amis à l'union : ils l'ont payée cher cette union ; et vraiment ils étaient prophétiques ces beaux vers du poète : « Courage, jeunes amis, quoique le chemin soit rude et glissant, que la violence et la lâcheté nous en disputent l'entrée, etc. »

Voici cette ode traduite avec une scrupuleuse exactitude.

« Sans âme et sans cœur, pareils à des squelettes, voilà les peuples ! Jeunesse ! prête-moi des ailes ! que je m'envole au dessus de ce monde décrépit, dans la région des illusions célestes, là où l'enthousiasme enfante des miracles, inonde la terre de fleurs nouvelles, et embellit l'espérance d'images dorées.

» Que celui que l'âge a flétri courbant vers la terre son front sillonné, que celui-là s'enferme dans le cercle que décrivent ses débiles yeux.

» Mais toi, jeunesse, vole au-dessus de l'horizon, et de ton œil aussi perçant que le soleil pénètre d'une extrémité à l'autre tous les espaces de l'humanité.

» Regarde là-bas, où un brouillard éternel obscurcit cette masse inondée d'un torrent de bassesses : c'est la terre. Vois comme sur ces eaux livides surnage un reptile dans son enveloppe hideuse, navire, pilote et gouvernail à la fois, poursuivant d'autres reptiles plus petits que lui ; tantôt il s'élance à la surface des eaux, tantôt plonge au fond : il ne songe pas aux tempêtes, ni les tempêtes à lui ; mais, tout à coup, il se brise en éclats contre un rescif : nul ne savait sa vie, nul ne sait sa mort. C'est l'égoïsme.

» O jeunesse ! le nectar de la vie ne m'est doux qu'alors que je vide la coupe avec d'autres ; la joie ne saurait abreuver les cœurs, si des liens sacrés ne viennent les unir. Union ! jeunes amis, union ! Le bonheur commun, voilà notre but. Forts de notre alliance, éclairés par l'enthousiasme, union ! jeunes amis !

» Heureux même celui-là qui, entraîné par un noble délire, succombe dans la carrière ! Son corps est un échelon de plus vers le temple de la gloire.

» Union ! jeunes amis ! quoique le chemin soit rude et glissant ; que la violence et la lâcheté nous en disputent l'entrée : la violence, qu'elle soit repoussée par la violence : la lâcheté, apprenons à la terrasser dès l'enfance.

» Celui qui, enfant au berceau, brise la tête de l'hydre, jeune

homme étouffera les centaures, arrachera des victimes aux enfers, et ira cueillir des lauriers au ciel.

» Pénètre où la vue ne pénètre pas ; brise ce que la raison ne brise pas ! O jeunesse ! ta vitesse est celle de l'aigle ; tes bras sont comme la foudre.

» Allons, joignons nos bras ; ceignons de cette chaîne indissoluble la sphère du monde. Concentrons nos pensées en un seul foyer, en un seul foyer nos âmes.

» Sors de tes fondemens, vieil univers ! que nous te poussions, vers des routes nouvelles, et, débarrassé de ton écorce pourrie, tu vas rappeler les jours fleuris du printems.

» Comme dans l'empire du chaos et de la nuit, troublé par le choc confus des élémens, un mot sortit de la bouche de Dieu, et l'on vit le monde rouler sur son axe, les vents souffler, les ondes couler, et le ciel se parsemer d'étoiles : ainsi dans les régions de l'humanité il règne une nuit profonde. Les passions luttent encore ; mais la jeunesse brûle d'un feu créateur, d'où sortira le monde tout animé : l'amour lui soufflera la vie, et l'amitié l'affermira sur une base éternelle.

» Soudain vont disparaître et la couche de glace qui resserre les cœurs, et les préjugés qui obscurcissent la lumière. Salut, aurore de la liberté ! présage d'un soleil libérateur ! »

Entre l'Ode à la Jeunesse et les sonnets de Crimée il y a une transition naturelle, *l'exit*. Relégué à Odessa, comme patriote polonais, Mickiëwicz parcourut la Crimée, les ruines de ses villes jadis florissantes, et les monumens dévastés où triomphait l'orgueil de ses khans : il visita surtout ses vallées, ses paysages enrichis de toutes les splendeurs de l'Orient, et il consacra les souvenirs de son voyage dans dix-huit sonnets, étincelans de beautés poétiques, et où se peignent admirablement les alternatives de plaisir et de douleur qu'excitaient en son âme tantôt les merveilles de la nature, tantôt le souvenir de son pays et de son amour. Ainsi, parmi les ruines du château de Balaklawa, il écrivait ce Sonnet :

Ruines du château de Balaklava (1).

« Ces châteaux, réduits en d'innombrables décombres, t'embellissaient et te gardaient, ô ingrater Crimée ! Aujourd'hui ils hérissent les rochers comme des crânes de géans : les reptiles les habitent, ou des hommes pires que les reptiles.

» Escaladons la tourelle ; je cherche les traces des armoiries : voilà une inscription, peut-être le nom d'un héros, terreur des armées, qui dort dans l'oubli, enveloppé comme un ver des feuilles de la vigne sauvage.

» Ici le Grec ciselait dans les murs les ornemens attiques : ici l'Italien imposait des fers aux Mongols : là le pèlerin de la Mecque murmurait un pieux *namaz*.

» A présent, les vautours planent autour des tombeaux avec leurs ailes noires, semblables à ces drapeaux de deuil qui, dans une ville dépeuplée par la peste, flottent éternellement au haut des bastions. »

Puis, quand fatigué de ces excursions, et rassasié de spectacles, il rentrait en lui-même, et songeait à son exil, aux compagnons de sa jeunesse, au sol qui l'avait nourri, à tous ces détails enchanteurs dont se compose l'idée de patrie, alors il oubliait l'Orient, et ses délices et, ses fleurs ; et, s'adressant au Niémen (2) :

« O Niémen ! fleuve qui m'as vu naître ! où sont tes eaux que je puisai jadis dans mes débiles mains, et qui, plus tard, me portaient vers quelque asile sauvage, cherchant du repos pour mon cœur agité ?

» C'est là que Laure, contemplant avec orgueil l'ombre de ses charmes, se plaisait à tresser ses cheveux, et à parer sa tête de fleurs : c'est là que, jeune enthousiaste, je troublais,

(1) Sur le golfe de ce nom s'élèvent les ruines d'un château bâti par des Grecs de Milet, et dont les Génois firent plus tard une forteresse sous le nom de *Cembalo*.

(2) Ce sonnet, qui ne fait pas partie de ceux de Crimée, semble pourtant avoir été composé à la même époque.

du torrent de mes larmes, son image qui se dessinait sur le scia de l'onde argentée.

» O Niémen ! ô fleuve qui m'as vu naître ! où sont tes eaux d'autrefois, et avec elles tant de bonheur, tant d'espérances ? où est-elle cette aimable gaité de mes jours d'enfance ?

» Et cette inquiétude plus aimable encore de la jeunesse orageuse ? Où est ma Laure, où sont mes amis ? Tout est passé ; pourquoi mes larmes ne passent-elles jamais ? »

Nous avons réuni ces deux sonnets, parce qu'ils expriment heureusement la double inspiration qui a produit tous les poèmes de Mickiévicz : l'enthousiasme pour les beautés de la nature et la mélancolie siégeant toujours au fond du cœur. Parfois, c'est la poésie extérieure, et, pour ainsi dire, l'Orient qui domine ; parfois, c'est la rêverie et la peinture quelque peu métaphysique des tourmens de l'âme ; mais ces deux sentimens se mêlent et se confondent sans cesse : et dans leur alliance est le charme et la véritable unité du poète.

Des ouvrages de Mickiévicz, *Konrad Wallenrod* est celui qui représente le mieux ce double caractère de son talent. Il était difficile de rencontrer un plus beau sujet de poème, difficile encore de le traiter avec plus d'art et d'originalité ; et ce livre, comme *Marmion* ou *Lara*, unit l'intérêt du roman à l'éclat de la poésie. Wallenrod est un Lithuanien qui, au milieu d'une lutte sanglante entre ses concitoyens et l'Ordre teutonique, voyant la cause nationale désespérée, va, sous un nom supposé, s'illustrer dans les armées chrétiennes de l'Espagne, puis entre dans l'Ordre, conquiert, à force d'exploits, la dignité de grand-maître, et, vengeant alors son pays, va perdre au siège de Wilna la gloire et l'avenir des chevaliers. De retour à Mariembourg, il est condamné par le tribunal secret, et meurt, ainsi que la solitaire Aldona, que des liens inconnus de tous attachaient à son sort. Voici le passage où Wallenrod, selon l'usage des juges secrets, apprend sa condamnation.

« *Alf* (nom lithuanien de *Walter*) errait sur les rives du lac, sans but, sans pensée, sans désir. Ici l'attire

un désert ; là , une montagne neigeuse ; il trouve quelque soulagement , quelque fatigue , dans ces aspects sauvages et dans la rapidité de sa course. Il se sent mal à l'aise , étouffant au milieu de ces brumes d'hiver. Il jette son manteau , son armure ; il arrache ses habits ; il dépouille son sein de tout , hors du chagrin. Il était matin , quand il vint près des remparts de la ville. Il aperçoit comme une ombre , s'arrête , observe ; l'ombre tourne autour de lui , glisse sur la neige , et se perd dans les fossés ; on n'entend que le cri malheur ! malheur ! malheur ! A ces mots , Alf s'éveille , s'étonne , réfléchit un instant. Il a tout compris. — Il tire son épée , se retourne de tous côtés , épie d'un œil inquiet ; mais rien à l'horizon ; seulement , à travers les guérets , la neige roule en tourbillons ; le vent du nord siffle. Il regarde la rive , s'arrête ému , puis , d'un pas lent et chancelant , il retourne vers la tour d'Aldona. »

Certes , il y a quelque chose de vraiment mystérieux et d'inattendu dans cette signification d'un arrêt de mort.

Wallenrod , comme la plupart des poèmes de Mickiévicz , n'est pas seulement une œuvre de l'esprit , c'est encore un acte de patriotisme et un souvenir du pays. Il y a du rapport entre la condition des Lithuaniens opprimés par les croisés et celle de la Pologne soumise au despotisme moscovite. Ce rapprochement a frappé le poète. Sans doute , lorsqu'il remuait les vieilles gloires de sa terre natale , et demandait un héros aux chroniques du moyen âge , ses regards se sont naturellement arrêtés sur des malheurs semblables à ceux de son temps ; et , quand il a montré Wallenrod contemplant avec un affreux sourire les désastres des Allemands , il a songé peut-être qu'un jour viendrait où la Russie paierait à son tour les maux de la Pologne. D'ailleurs , fidèle à la vérité et à l'exactitude historique , il s'est gardé de transporter les idées et les passions de notre époque dans le monde du xiv^e siècle ; et , lors même qu'il s'inspirait du triste spectacle qui se déroule sous ses yeux , il revêtait encore son tableau de couleurs antiques , et restait peintre curieux des coutumes , des croyances

et des superstitions de l'ancienne Lithuanie. A notre avis, c'est là un des plus grands mérites du poème de *Wallenrod* qu'il soit le produit d'une émotion toute contemporaine et toute vivante sans que rien trahisse l'allusion ; qu'il touche, comme un intérêt pressant et actuel, et charme, comme un souvenir des tems passés. Aussi, nous n'hésiterons pas à préférer *Wallenrod* au *Faris* (1), ouvrage d'une composition plus récente, et que les admirateurs de Mickiëwicz placent volontiers au premier rang. Ce poème, dédié à un comte Wenceslas Rzewuski, seigneur polonais, qui, après de longs voyages en Orient, eut la singulière idée d'adopter les mœurs et la manière de vivre des Arabes ; ce poème, dont le nom même est oriental, décrit avec un rare bonheur d'expression les sensations diverses qui agitent l'âme d'un cavalier arabe courant au hasard à travers l'immensité du désert. Mais, quelles que soient la richesse de cette éclatante poésie, et la magnificence de ces vers où le *Faris*, menacé par l'ouragan, aperçoit derrière des monticules de sable les os blanchis d'une caravane, on peut se lasser de ce torrent d'images : on aimera toujours la poésie des *sonnets* et de *Wallenrod*, cette poésie d'émotion et de sentiment, la seule vraie, la seule qui réveille une vive sympathie, parce qu'elle part du cœur.

Ce retour perpétuel aux traditions d'une gloire déchue, cette tendresse filiale pour une patrie qui ne vit plus que de souvenirs, ont rendu bien cher aux Polonais le nom de Mickiëwicz, et ils n'ont jamais cessé de lui prodiguer des témoignages d'un sincère attachement. En 1828, la comtesse OSTROWSKA fit publier à Paris, sous la direction de M. L. CHODZKO, une édition complète des œuvres de Mickiëwicz : c'était le premier livre polonais imprimé en France, et le prix de l'édition fut offert, dans son intégrité, au poète. En même tems, les patriotes de la principauté de Posnanie, voulant honorer le génie de Mickiëwicz, et réparer, autant qu'il était en eux, les injustes persécutions dont il était vic-

(1) *Faris*, le chevalier chez les Ara' es.

time, publièrent dans la même intention, à Posen, une édition de ses œuvres. Aujourd'hui, M. MIASKOWSKI rend encore un éclatant hommage au poète national, en le faisant connaître à la France. Aidé d'un collaborateur habile, M. G. FUGENCE, il a su rendre toutes les hardiesses de l'original, sans briser l'harmonie, et sans altérer la pureté et la précision de notre langue. Son travail sera sans doute couronné d'un plein succès, et la France, dont l'hospitalité accueille toutes les gloires, comme toutes les infortunes, placera Mickiévicz, au nombre des écrivains les plus distingués dont s'honore le XIX^e siècle (1).

L'auteur de *Wallenrod* s'élève, en effet, au dessus du vulgaire des poètes, et son nom, comme celui de Byron, de Béranger, de Lamartine, Victor Hugo, de quelques autres encore forcés à lutter contre des préventions contemporaines, est un de ces noms qui surnageront dans l'avenir. Plus jeune que la plupart de ces hommes supérieurs, Mickiévicz n'a pu atteindre encore son complet développement, et donner toute sa mesure : l'exagération du coloris et l'affectation de la sensibilité déparent quelquefois ses plus belles pièces ; mais ces défauts disparaîtront avec le tems, surtout s'il se dérobe de plus en plus à l'influence de Goëthe et de l'Allemagne, dont l'esprit semblait avoir dicté son premier recueil. Il paraîtrait aujourd'hui se rapprocher plutôt de lord Byron, quoiqu'une partie de *Wallenrod* et le *Faris* soient des conceptions tout-à-fait originales. Mais l'imitation de l'Angleterre est moins dangereuse pour

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de payer ici un juste tribut d'éloges au patriotisme des jeunes Polonais retenus à Paris par l'amour de la science. Tandis que M. Léonard CHODZKO élève un monument durable à la renommée des légions polonaises, et que M. MIASKOWSKI traduit Mickiévicz, MM. SOWINSKI, OLESZCZYNSKI frères ajoutent aux autres gloires de leur pays celle des beaux-arts ; M. Michel PODCZASZYNSKI se livre à de savantes recherches sur la littérature des anciens peuples slaves ; M. PRZYGOZDKI traduit *Bentham* ; tous, en un mot, d'un consentement unanime, consacrent leurs efforts à préparer à leur malheureux pays une vie et une prospérité nouvelles.

Mickiiewicz que celle de l'Allemagne. Porté naturellement à la rêverie, et à cette sorte de mysticisme philosophique commun au-delà du Rhin, le poète, sur les pas de l'école allemande, pouvait se perdre par l'abus du fantastique et la vague et perpétuelle contemplation du monde intellectuel. L'étude de Byron le ramènera nécessairement à celle de la vie réelle, sans lui ravir ce qu'il y a de gracieux et de touchant dans sa douce et triste imagination. Quand on a fait les *Aleux*, il y aurait pénit à se nourrir de *Werther* : car, peu à peu, on pousserait la sensibilité jusqu'à la démence : mais on peut lire et relire *Manfred* ou *Lara* : avec une telle âme, on ne copiera jamais *Don Juan*.

Alphonse d'HERBELOT.



F 8350

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63